
OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS.

OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS, né à Cognac, en 1465 ou 1466, de Pierre de Saint-Gelais, marquis de Monthieu et de Saint-Aulaye, et de Philiberte de Fontenay, fit ses études au collège de Sainte-Barbe, à Paris, sous le célèbre Martin Lemaître, qui fut depuis confesseur et aumônier de Louis XI. Après avoir suivi des cours de théologie en Sorbonne, et aux écoles de Navarre, il embrassa l'état ecclésiastique; mais il s'occupa plus particulièrement de l'étude de la poésie et des lettres; car, dès sa première jeunesse, il avoit traduit *l'Odyssee* d'Homère, *l'Enéide* de Virgile, les *Héroïdes* d'Ovide, etc.

Nous ne répéterons pas ici tout ce que les biographes ont dit au sujet des galanteries d'Octavien de Saint-Gelais; ils prétendent qu'il eut un enfant naturel nommé Mellin ou Merlin de Saint-Gelais; mais cette opinion n'est pas universellement adoptée.

Quoi qu'il en soit, une maladie dangereuse fut le résultat de la vie déréglée de Saint-Gelais; et dès ce moment ses forces furent tellement épuisées, qu'il se représente lui-même comme un vieillard chagrin, et accablé de toutes les infirmités de l'âge. L'ambition vint alors prendre la place des plaisirs. Ses talents et sa naissance lui donnèrent accès à la cour de Charles VIII. Une ballade en l'honneur de ce prince valut au poète un riche présent, et l'espérance d'un évêché, comme il le dit lui-même :

Je ne crains point que n'aye un evesché.

Il obtint en effet celui d'Angoulême en 1494, et fit son entrée dans cette ville le 17 août 1496. Depuis lors il ne s'occupa plus, dit-on, que des devoirs de l'épiscopat, de l'Écriture sainte, et de la lecture des Saints-Pères.

Charles VIII étant mort au château d'Amboise, le 6 avril 1498, Saint-Gelais accompagna le corps de ce prince à Saint-Denis, et composa plusieurs complaintes et épitaphes à sa mémoire. Il ne survécut pas longtemps à son bienfaiteur, et mourut à Angoulême au commencement de décembre 1502, âgé d'environ trente-six ans. Il fut inhumé dans une chapelle que son frère Jacques de Saint-Gelais, évêque d'Uzès, et doyen d'Angoulême, fit construire, à grands frais, dans l'église cathédrale de cette ville.

Le premier recueil des poésies d'Octavien de Saint-Gelais renferme sous le titre de *la Chasse et le départ d'Amours*, un grand nombre de ballades, de rondeaux, de triolets, etc. Ces pièces paroissent être de la première jeunesse de l'auteur, qui les rassembla dans la suite, sous un titre commun, au moyen d'un songe allégorique. Les divers sujets traités dans ce recueil sont trop multipliés pour en faire ici l'énumération complète. Nous citerons les principaux, qui sont : *les Plaintes de la France sur les malheurs publics* ; les éloges de Charles V, de Charles VII, et de Louis XI ; un dialogue entre *Monseigneur des Champs et l'escuyer de cour*, où la misérable condition des courtisans est bien dépeinte. *L'homme de cour* finit par convenir qu'il est infiniment plus honorable et moins pénible de cultiver ses champs que de ramper sous les grands. Plus loin, le poète décrit, sous l'emblème d'une chasse, les

tracas que lui a causés l'amour, etc. Cette pièce est, à très peu de chose près, celle de Charles d'Orléans dont nous avons rendu compte à l'article de ce dernier; elle présente la même fiction, les mêmes personnages, les mêmes discours, etc.; et ce n'est pas le seul endroit où Octavien de Saint-Gelais se soit permis de s'approprier les productions de ce poète.

Le second recueil a pour titre : *le Sejour d'honneur*. Cet ouvrage, composé vers 1489 ou 1490, est mêlé de prose et de vers. Le but principal de l'auteur est de montrer à combien de pièges et de séductions l'homme est exposé, surtout pendant sa jeunesse; Saint-Gelais ne craint pas de se donner lui-même pour exemple. On y trouve l'éloge de quantité de personnes distinguées de son temps. C'est encore un songe allégorique.

On a faussement attribué à Saint-Gelais, *le Chateau de labour* : il est certain que ce poème appartient à Gringore. On a dit aussi que l'évêque d'Angoulême avoit eu beaucoup de part au journal des voyages et conquêtes de Charles VIII, en Italie; mais il n'y a de lui qu'une *complainte* sur la mort de ce prince, et une épitaphe. La première de ces pièces est un dialogue entre la France et le poète, où se trouve l'éloge de Charles VIII; *l'épitaphe* est un abrégé de la vie de ce roi, qui raconte lui-même les événements de son règne.

RONDEL.

JE servirai selon qu'on me paira,
Et me mettrai du tout à mon devoir :
Mais si ma dame refuse de me voir,
Incontinent la première m'aura ;
Et puis en parle, qui parler en saura.
Selon le bien que je pourrai avoir,
Je servirai.

Maudit soit-il qui autrement fera,
Ni qui jamais aura autre vouloir ;
Car, quant de moi, à chacun fais sçavoir
Que tout ainsi que l'on me traitera,
Je servirai.

RONDEL.

D'UN autre aymer mon cœur s'abaisseroit :
Il ne faut jà penser que je l'estrange,
Ni que jamais de ce propos je change ;
Car mon honneur s'en appétisseroit.
Je l'ayme tant, que jamais ne seroit
Possible à moy de consentir l'eschange
D'un autre aymer.

La mort cruelle avant me déferoit,
Qu'en mon vivant j'accointasse une estrange,
Ni cuyde nul, qu'à cella je mē range :
Ma loyauté trop fort se forferoit
D'un autre aymer.

BALLADE.

ON m'a donné le bruit et renommée
D'avoir esté grandement amoureux,
Le temps passé, d'une qu'on m'a nommée.
On n'en sçait rien; ils jugent tout par eux :
Qu'ils sçachent donc que point ne suis de ceux
Lesquels, aimant, ne sont aimés de dame :
S'el ne me veut, aussi je ne la veux;
Ce m'est tout un : monsieur vaut bien madame.

Je ne veux pas que de moy soit blasmée :
Mais la veux bien honorer en tous lieux.
Gracieuse est, et en beauté famée,
Et le maintien très-frisque et fort joyeux :
Mais s'elle croit que sois si glorieux
Que tant je l'aime, nenny, j'en aurois blasme;
Car qui ne m'aime, comme je fais, ou mieux,
Ce m'est tout un : monsieur vaut bien madame.

Si autrefois devant moi s'est pasmée,
En me riant de ses attrayans yeux ;
Et si d'un autre elle estoit embasmée,
Comme on m'a dit, dont j'en suis ennuyeux :
Puisqu'elle dit qu'elle trouveroit mieux
Ailleurs que moy : or, le prenne ; par m'ame !
J'en suis content, sans en estre envieux ;
Ce m'est tout un : monsieur vaut bien madame.

REGRETS.

ORES connois mon temps premier perdu ;
De retourner jamais ne m'est possible.
De jeune , vieux , de beau , laid suis venu.
En jeunes ans , rien n'étoit impossible
A moi jadis , hélas ! ce me sembloit.
C'étoit abus qui caultement embloit
Ce peu qu'avois alors de connoissance ,
Quand je vivois en mondaine plaisance.

Des dames lors étois bien recueilli ,
Entretenant mes douces amourettes.
Amour m'avoit son servant accueilli ,
Portant bouquets de boutons et fleurettes :
Mais maintenant , puisque porte lunettes ,
De Cupido ne m'accointerai plus ;
De sa maison suis chassé et forclus.

Adieu vous dis , nobles et plaisans lieux
Où j'ai passé ma jeunesse premiere :
Ores vous perds ; car je suis venu vieux :
Age a reçu de moi rente pleniére.
Adieu Coignac , le second paradis ,
Chasteau assis sur fleuve de Charente ,
Où tant de fois me suis trouvé jadis :
Quand à part moi me souviens et ramente
Biens et soulas que j'avois à loisir ;
J'en ai un deuil qui passe tout plaisir.

RONDEAU.

POUR reverdir, je l'ai plantée,
Ma dame : car plus ne suis sien.
Raison pourquoi ? Je n'en dis rien :
Plus ne seroit des gens chantée.

Puisque son cœur l'a exemptée
De n'avoir plus vouloir au mien,
Pour reverdir, je l'ai plantée.

Si je l'ai loyaument traitée,
Pas n'est besoin dire combien :
Mais puisqu'elle s'est déportée
De moi, qui tant lui voulois bien,
Pour reverdir, je l'ai plantée.
